

*La balle blesse et tue. L'obus torture.*

(Soldat Étienne Tanty)

*Les blessés affluant de toutes parts, je me trouverais débordé sans l'aide de deux prisonniers allemands dont un est particulièrement dévoué. Ils me sont d'un grand secours.*

(Germain Balard, infirmier toulousain, 15 septembre 1918)

*Je ne connais rien de plus pénible que cette chirurgie de guerre, brutale, mutilatrice, souvent purulente et infectée. Je ne saurais la comparer à ma chirurgie d'avant la guerre. Il faut pourtant s'y résoudre, car quand même elle peut sauver des existences, quand elle ne sauve pas les membres.*

(Docteur Albert Martin, ambulance 9/3, Aisne, 19 août 1915)

*Encore trois Allemands. Nous les soignons comme des Français.*

(Docteur Albert Martin, ambulance 9/3, Verdun, 11 mars 1916)

*Depuis trois semaines bientôt, nous avons fait plus d'un millier de graves interventions chirurgicales. Nous avons opéré d'urgence et évacué aussitôt après par voitures automobiles.*

(Docteur Albert Martin, ambulance 9/3, Verdun, 19 mars 1916)

*Quel métier ! Ou bien c'est le désœuvrement ou bien c'est le surmenage ! Il n'y a pas de milieu ; il est de fait qu'il ne peut guère en être différemment. C'est la même chose pour le combattant.*

(Docteur Albert Martin, ambulance 9/3, Verdun, 8 août 1916)

*Encore tout à l'heure il m'arrivait deux blessés par un 75 français. Vraiment on croirait que les projectiles boches ne suffisent pas.*

(Docteur Albert Martin, ambulance 9/3, Champagne, 19 février 1917)

*Bien des fois, lorsque les méninges étaient intactes, nous avons eu l'impression que le casque, en amoindrissant la force de pénétration du projectile avait protégé efficacement l'encéphale ; le projectile était retrouvé au contact de la dure-mère peu ou point lésée.*

(Rapport du docteur Martin sur le fonctionnement de son ambulance 9/3)

*Le poste de secours est creusé à moitié dans le rocher. L'autre moitié, en avancée sur le boyau, est recouverte de rondins et d'un mélange de terre, de toile de tente et de gazon qui laisse passer l'eau. Mes bonshommes se précipitent pour accrocher leurs bidons, leurs musettes, etc., aux portemanteaux constitués de baïonnettes enfoncées dans le mur jusqu'à la garde. Deux baïonnettes placées l'une à côté de l'autre et réunies par une planchette forment une étagère. Au fond, une petite table de bois.*

(Louis Maufrais, médecin en tranchée, Argonne, février 1915)

*On nous donne un gourbi incroyable. Il faut se courber en deux pour y entrer. J'envoie des coups de lampe électrique à l'intérieur : il est rempli d'eau ! Deux banquettes se font face, et, au milieu, flotte une boule de pain sur laquelle trois rats se font les dents.*

(Louis Maufrais, médecin en tranchée, Argonne, mars 1915)

*À gauche de la porte, on voit en plein soleil deux morts recouverts d'une toile de tente ; derrière eux, un immense tas d'équipements, de baïonnettes et de fusils, du linge plein de sang... Le décor habituel des entrées de poste de secours.*

(Louis Maufrais, médecin en tranchée, Argonne, mai 1915)

*[Un match de football en arrière des lignes] Ce match, nous le jouons avec une frénésie inouïe, mais pas pour les motifs qu'on croit. Chacun se dit : « Si au moins je pouvais me casser une patte ! »*

(Louis Maufrais, médecin en tranchée, Verdun, mars 1916)

*Cette fois, nous avons la déveine de commencer par un blessé extrêmement grave. Un « ventre ». Le malheureux a reçu plusieurs petits éclats dans l'abdomen, qui ont touché l'intestin. Il fallait donc ouvrir et dévider littéralement, car les fragments traversent plusieurs épaisseurs de l'intestin grêle. On en prend chacun un bout, et on fait des reprises, à l'aiguille et au crin. Quand c'est fini d'un côté de la paroi, on recommence en face. Nous bouchons sept à huit trous chacun.*

(Louis Maufrais, ambulance 1/10, Somme, avril 1918)

*À cette époque-là, il n'y avait quasiment rien pour déchoquer les malades. On pouvait les réchauffer avec des rampes de lampes électriques, c'est tout. Un progrès, tout de même : nous avons commencé à faire des transfusions avec l'appareil de Jeanbrau, qui restait d'un maniement assez difficile.*

(Louis Maufrais, ambulance 1/10, Somme, mai 1918)

*Je suis allé aujourd'hui sur le terrain, avec une croix rouge, rechercher les blessés. Les Boches ont été très chics ; ils m'ont seulement dit, à 30 mètres d'eux, de ne pas approcher davantage et de m'en retourner.*

(Jean Pottecher, brancardier, 30 juin 1917)

*Les blessés arrivent, c'est épouvantable, le séminaire ruisselle de sang. Nous recevons plus de six cents blessés dans la nuit. Inutile d'essayer de tenir un registre d'entrées. Nous sommes submergés.*

(François Blayac, ambulance 1/66, Alsace, 19 août 1914)